Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.73-85**

Narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo[1]

SIMBO-APEKOU EPOZAS
Université Marien Ngouabi, Congo-Brazzaville
simboapekoue@gmail.com

Reçu :26/02/2025, Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.
Conflit d'intérêts : L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 3%**

Résumé :

Le présent article aborde la question de narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo. Il décrypte, à partir des romans de l'auteur, les différentes oscillations référentielles entre l'espace réel et sa représentation fictionnelle pour jauger du degré de relation que peuvent entretenir l'univers réel et l'univers fictionnel. Ces couplages chronotopiques sont saisis, dans cet article, par le consensus homotopique, le brouillage hétérotopique et les mondes possibles. Il s'agit de montrer comment l'univers romanesque de Henri Djombo laisse chevaucher les lieux fictifs et référentiels au point où le possible se confond parfois avec le référentiel, d'où la bipolarité spatiale. Celle-ci est cernée à partir de l'hypothèse selon laquelle tout objet ou espace figure à la fois dans sa réalité actualisée et dans les virtualités susceptibles d'être actualisées. Par conséquent, la spatialité romanesque de l'auteur est expressive du double processus d'actualisation et de non-actualisation des réalèmes référentiels. Ce qui fait que la vérisimilitude du lieu, chez Henri Djombo, ne soit envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Ainsi, la problématique de l'espace repose la sempiternelle question du réalisme du texte littéraire.

Mots clés : Brouillage hétérotopique, Chronotope**,** Consensus homotopique, Vérisimilitude.

Narration and topical references in the novels of Henri Djombo

Abstract:

This article addresses the question of postmodern couplings of Henri Djombo's novel spatial spaciality. He descrypts, from the novels of the author, the different

referential oscillations between the real space and its fictional representation to gauge the degree of relation that can maintain the real universe and the fictional universe. These chronotopic couplings are captured in this paper by homotopic consensus, heterotopic interference, and possible worlds. It is a question of showing how Henri Djombo's novelistic universe allows fictional and referential places to overlap to the point where the possible is sometimes confused with the referential, hence the spatial bipolarity. This bipolarity is identified from the hypothesis according to which every object or space appears both in its actual reality and in the virtualities that can be updated. Consequently, the author's novel spatial speciality is expressive of the double process of updating the referential realemes. This makes the verisimilitude of the place, in Henri Djombo, only considered in terms of the coefficient of reality. Thus, the problematic of space rests the eternal question of literary realism.

Keyswords: chronotope, homotopic consensus, heterotopic interference, verisimilitude.

0. Introduction

L'inscription des références topiques dans le récit constitue l'une des stratégies narratives de Henri Djombo pour mieux traiter les thématiques qu'il développe. Avec ce dernier, le roman congolais s'oriente vers les problématiques de la violence, du clientélisme, de l'immigration et de l'économie. Et pour les raisons de restriction du corpus, nous nous limitons à la lecture de ses six premières fictions romanesques. A cet effet, *Sur la Braise*, *Le Mort vivant*, *Lumières des temps perdus*, *La Traversée*, *Vous mourrez dans dix jours*, *Sarah, ma belle-cousine*, se donnent à découvrir, d'une manière ou d'une autre, comme une critique véhémente des tares des contrées africaines et un tableau de modèles de redressement économique des pays dits en voie de développement. La diversité thématique ne fait pas l'objet de notre réflexion. Notre choix porte sur la configuration de l'espace dans les romans de l'écrivain congolais, car depuis la publication de son premier roman, *Sur la braise*, le constat est que la critique semble ne pas s'intéresser à la problématique du réalisme littéraire de l'œuvre de l'auteur à partir de la lecture du lieu. Elle s'intéresse plus aux tendances thématiques et esthétiques comme dirait Alpha-Noël Malonga (2007). D'où, le présent article se donne pour objectif de scruter la question du réalisme de l'œuvre romanesque de Henri Djombo à partir des oscillations référentielles de la diégèse. Ainsi, les lieux témoignent-ils du réalisme de l'œuvre romanesque de l'auteur ? Quel est le degré de vérisimilitude du lieu dans les romans de Henri Djombo ? Telles sont les interrogations qui gouvernent la problématique à laquelle s'adossent les hypothèses ci-après : la lecture du lieu, chez Henri Djombo, ferait du roman une superposition de la fiction et de la réalité. La vérisimilitude du lieu ne pourrait être envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Et les mondes possibles ne seraient appréhendés qu'en situation de double fictionnalisation des chronotopes. Ces différentes postures sont saisies à partir de deux pilotis critiques à savoir la théorie des mondes, développée par Umberto Eco et la géocritique théorisée par Bertrand Westphal qui reprend, en quelque sorte, la théorie des mondes. Ces théories ont la particularité de concevoir l'espace romanesque comme une réalité multiple : actif, significatif et représentatif. De cette posture découle la volonté de saisir le

traitement de l'espace dans les romans de Henri Djombo à partir de trois notions fondamentales de la théorie de l'espace romanesque : le consensus homotopique, le brouillage hétérotopique et les mondes possibles. Le consensus homotopique est cerné, par le couplage entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle à partir des réalèmes toponymiques et culturels ; le brouillage hétérotopique se décrypte par le biais de la transnomination, l'interpolation et la juxtaposition, l'attribution erronée; et les mondes possibles sont saisis à partir de la théorie des mondes, celle-ci faisant appel à l'excursus utopique.

1. Le consensus homotopique ou le réalisme à partir du lieu

Dans la théorie géocritique de l'espace développée par Bertrand Westphal, le couplage entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle fait office de consensus homotopique lorsqu'il est ponctué par un certain nombre de réalèmes qui témoignent de la mise en forme d'une ou de plusieurs virtualités, car cette théorie n'assimile pas l'espace romanesque à une construction *ex nihilo*, mais « à la reconfiguration d'un réalème, à la mise en forme d'une ou de plusieurs de ses virtualités. » Bertrand Westphal (2007, p.110). Ces différentes virtualités deviennent, pour ainsi dire, les traces du consensus, des dispositions fictionnelles du référent comme dirait Paul Ricœur. La reconfiguration des réalèmes, dans les romans de Henri Djombo, passe par la mise en forme toponymique, géographique et culturelle. À partir de la mise en forme des virtualités de ces réalèmes, le consensus homotopique entre les lieux dits référentiels et les lieux fictifs est marqué en premier lieu par la toponymie, les noms des lieux fictifs coïncident avec ceux des espaces réels. Henri Djombo attribue à son univers romanesque des noms des continents, pays, capitales et contrées repérables sur la carte du monde. Ainsi, plusieurs espaces réels sont mentionnés ou décrits dans ses fictions romanesques. Il s'agit de l'Afrique, l'Europe, l'Amérique, la France, la Chine, Rome, Paris, Niamey, New York ou Tokyo etc. Ces lieux sont nommés dénotativement au point où les propriétés virtuelles exprimées par les romans de l'auteur ne s'opposent pas aux propriétés réalisées par l'univers du référent. Il se crée, à ce moment, une sorte de confusion entre les référents précités et leur représentation fictionnelle, quoique Bertrand Westphal tient à préciser que

« Il est vrai qu'à chaque fois que la représentation fictionnelle est de type homotopique, le risque de confusion existe entre le référent et sa représentation. Dans le cadre qui est ici défini, celui d'une vérisimilitude revendiquée, il y a compossibilité entre le référent et la représentation. » (2007, p.95).

Les toponymes acquièrent les mêmes fonctions que « des titres littéraux, qui désignent sans détour et sans figure le thème ou l'objet central » de l'œuvre (Gérard Genette, 1987, p.86.) La vérisimilitude étant revendiquée, par ce jeu de nominalisation dénotative, par rapport au référent spatial, les romans de Henri Djombo s'exposent, à la limite, comme des histoires réelles auxquelles la théorie littéraire et les pratiques éditoriales assignent la connotation de l'invention, la création littéraire. Car, la littérature, dit Vladimir Nabokov (1987), « est invention. La fiction est fiction. Appeler une histoire « histoire vraie », c'est faire injure à la fois à l'art et à la vérité. » Ainsi, tout récit doit avoir un coefficient de l'inventivité, une dose de l'imagination afin d'acquérir le statut de création littéraire. Qu'à cela ne tienne, le consensus homotopique, dans les romans de Henri Djombo, est renforcé

par les réalèmes culturels. Chaque fois que l'auteur nomme dénotativement un lieu, l'histoire semble prendre la couleur du vrai, de la vérité, et le réalisme du texte saute à l'œil. Dans *Lumières des temps perdus*, lorsque le narrateur brosse les circonstances de réception des hauts fonctionnaires de la Banque de développement en mission au Kinango, un pays imaginaire de l'Afrique noire, le récit baigne dans un réalisme palpitant au point où la fiction devient une simple réécriture du discours ordinaire, ainsi qu'on peut le constater :

Au pied de l'avion, des fillettes habillées aux couleurs nationales attendaient, des bouquets de fleurs en mains. Derrière elles, en rang, se tenait une demi-douzaine de ministres. Quand les premiers passages eurent foulé le sol, le son des tam-tams redoubla d'intensité. Une chorégraphie variée de danses traditionnelles à couper le souffle s'exécutait au bas de la passerelle. (*LTP*, 2002, pp.18-19.)

C'est ta première mission en Afrique, je le sais, mais tu dois savoir que nous offenserions cruellement nos hôtes si nous le faisions. Les Africains sont comme ça, naturellement hospitaliers. Ils sont si généreux qu'ils peuvent, pour vous faire plaisir, vous donner tout ce qu'ils possèdent. Cela peut paraître excessif bien sûr, mais n'a rien à voir avec la corruption. C'est ça la chaleur africaine. (*LTP*, 2002, p.22.)

Dans ces deux segments textuels, le discours sur les Africains est parsemé de réalisme, car l'accueil réservé aux experts de la Banque de développement n'est que la fixation par écrit d'une pratique protocolaire qui émerge en Afrique subsaharienne. Dans ce macro-chronotope, les autorités politiques ont pris l'habitude de réserver à leur hôte un accueil chaleureux dès leur arrivée à l'aéroport. Cette pratique est souvent jugée d'excessive par bon nombre d'observateurs du continent. De même, l'hospitalité africaine qui est assimilée par certains fonctionnaires des institutions financières du système des Nations Unies à une forme de corruption est, cela va sans dire, une marque de l'identité culturelle des subsahariens. À cet effet, les romans de Henri Djombo, par le truchement de la nomination des lieux s'assimilent à une sorte de palimpseste du quotidien africain. La référentialité du toponyme exige à l'auteur un fort coefficient du réalisme dans la création de son œuvre. Tout ceci pour éviter des inadéquations susceptibles de désaxer l'horizon d'attente du lecteur, car le nom du lieu doit nécessairement convoquer les réalités liées à ce lieu. L'acte de penser et de repenser doit se faire selon l'horizon d'attente, d'où le toponyme, à l'instar du titre d'une œuvre, « colle au sens de l'œuvre, comme la peau adhère à la chair. Il n'atténue rien du contenu ; il n'enjolive pas. Il garde le naturel, le cru, la vérité qui seront ceux du roman » Jean-Pierre Makouta-Mboukou (1980, p. 321). Cette mise en valeur du naturel, du cru et de la vérité n'est pas seulement l'apanage de *Lumières des temps perdus*. Cette entreprise est aussi visible dans *Sarah, ma belle-cousine* où l'évocation de l'Afrique et de l'Europe, bien que sous forme d'une parodie toponymique, « Africanie » et « Europie » est révélatrice des réalités intrinsèques de ces espaces, ainsi que l'attestent les séquences textuelles ci-après :

Ha haha ! Monsieur, ici l'environnement est bien vert et sociable. Là-bas d'où je viens, la vie est artificielle et insoutenable : le froid, la vie chère, la xénophobie, la violence, l'individualisme et bien d'autres défauts vous ruinent la vie à petit feu. (*SBC*, 2016, p.28).

Ayant provoqué un exode rural massif, l'urbanisation a favorisé l'émergence de nouvelles mentalités dès que la campagne et la ville, dans un élan solidaire, se sont définitivement embrassées. Les gens se sont familiarisés avec l'argent, ont ouvert les yeux sur l'économie monétaire et adopté un mode de vie différent […] Ces paysans qui gagnaient dignement leur vie dans les cultures du tabac, du café et du cacao ont déserté les champs et attendent l'argent de la politique en échange des louanges, des applaudissements et des danses. (*SBC*, 2016, p.35).

Ces séquences textuelles reflètent les motifs réels assignés à l'Afrique et à l'Europe contemporaines. Le froid, la vie chère, la xénophobie, la violence, et l'individualisme appartiennent, sans nul doute, à la catégorie des motifs qui caractérisent l'Europe. Et, il est difficile, de nos jours, que la caractérisation de l'Europe, que ce soit sur le plan littéraire ou social, fasse abstraction de ces motifs. De même, la description des villes africaines surtout par les urbanistes et les géographes ne peut se passer du phénomène de la périurbanisation et rurbanisation. La rencontre de la ville et la campagne a, bel et bien, engendré les vermines dont souffre l'Afrique contemporaine. À ce moment, l'on peut se permettre de dire que l'écriture ou la réécriture des lieux, chez Henri Djombo, se fait sous le prisme du dialogisme spatial où le fictionnel et le réel se confondent au point où il devient difficile de savoir qui des deux est réellement le génotexte de l'autre ; ainsi Marc Augé (1997, p.69) estime que « dans l'espace urbain, et dans l'espace social en général, la distinction entre réel et fiction devient floue » pour le simple fait que bon nombre de réalèmes du réel sont actualisés par la fiction. La vraisemblance devient, à cet effet, le leitmotiv de la relation entre le référent et sa représentation. La teneur mimétique de la figuration devient impressionnante. Cette catégorie de liaison entre le réel et le fictionnel est aussi saisie, dans les romans de l'auteur, par la poétique des itinéraires et le réalisme cartographique des lieux significatifs où se déroulent les histoires dans les romans.

En effet, le déplacement des personnages dans les romans de Henri Djombo est assez significatif. Le déploiement du personnage dans les sphères du récit permet au lecteur de saisir la cartographie de l'espace et révèle, pour le cas de *Lumières des temps perdus*, les micro-chronotopes qui renforcent l'effectivité du consensus homotopique comme on peut s'en convaincre :

La procession emprunta les artères que les hôtesses présentaient au fur et à mesure : les boulevards des armées du peuple, du port et de la Dignité Nationale, puis dans l'avenue de l'Amitié, le boulevard du Renouveau, l'avenue Kennedy, celle de l'Indépendance, la rue de l'Organisation de l'Unité Africaine, l'allée de l'Onu, la rue Nelson Mandela, l'avenue Patrice Lumumba, l'avenue Kwame Nkrumah, l'avenue Julius Nyerere, le boulevard Gamel Abdel Nasser et l'avenue Marien Ngouabi.(*LTP*, 2002, p.19).

La juxtaposition des toponymes éponymes évocateurs du Panafricanisme, la solidarité africaine et l'héroïsme du continent noir sont expressifs du réalisme littéraire quoique celle-ci soit faite sur fond de surimpression et d'anachronisme spatial. Cette juxtaposition définit aussi bien le temps de l'histoire que celui du récit. Ainsi, ces toponymes éponymes se conçoivent comme les métaphores du temps. Ils renvoient à la période postindépendance des pays d'Afrique subsaharienne. De ce fait, l'espace en tant que signifié métaphorique du temps vécu par les lecteurs

intensifie la teneur du réalisme de l'œuvre littéraire et renforce la véracité de l'idée selon laquelle « le roman est l'épopée d'un temps où la totalité extensive de la vie n'est plus donnée de manière immédiate d'un temps pour lequel l'immanence du sens à la vie est devenue problème mais qui néanmoins, n'a pas cessé de viser à la totalité » (George Lukacs, 2001, p.49). Cette posture se justifie davantage lorsque les itinéraires de la fiction correspondent avec ceux de la réalité. Dans *Lumières des temps perdus*, par exemple, quand le narrateur trace l'itinéraire emprunté par un vol de Paris à Gabelou, une capitale imaginaire d'un Etat d'Afrique subsaharienne, le récit prend la forme du vrai. D'après ce narrateur : « Dans une heure et demie, l'avion allait atterrir à Gabelou après douze heures de vol avec deux escales lassantes, à Rome et Niamey ». (2002, p.13). Bien que Rome et Niamey marquent l'effectivité du consensus homotopique, le degré élevé du réalisme littéraire, il convient aussi de préciser que l'indication temporelle susmentionnée renforce l'idée du vrai dans ce texte dans la mesure où le volume horaire effectué par le vol pour atteindre l'Afrique centrale avec deux escales lassantes nous semble vrai si l'on tient compte des réalités des compagnies d'aviation civile qui desservent cette partie du monde. Cette organisation spatiale nous amène à partager la posture d'Alpha-Noël Malonga selon laquelle « Bien différente est la création littéraire de Henri Djombo. Sa démarche est superposition de la fiction et de la réalité. » (2003, p.270). Mais, dans cette dynamique de superposition de la fiction et de réalité nous avons comme l'impression qu'il s'agit précisément de l'insertion du vrai dans la pratique littéraire. Ce qui fait qu'à certains endroits du récit, la fiction a du mal à devenir un point d'absorption et de transformation du vrai. Outre cela, il convient de notifier que l'Afrique et l'Europe sont des macro-chronotopes obsédants de l'univers romanesque de l'auteur. Elles apparaissent, explicitement ou implicitement, dans tous ses romans. La prise en compte des séquences narratives évocatrices de ces espaces laisse croire que le discours littéraire de Henri Djombo sur ces lieux est constant. L'Europe est représentée globalement comme lieu du mal-être du Noir et l'Afrique comme le théâtre des violences et systèmes économiques défaillants dont l'honnête homme éprouve assez de difficultés pour redresser. La figure spatiale semble, du point de vue général, unique. Les images sont plus identiques et moins complémentaires. L'idée de l'opposition est exclue dans la progression descriptive, ainsi qu'atteste davantage le brouillage hétérotopique.

2. Le brouillage hétérotopique

Pour donner à la réalité la coloration de la fiction, Henri Djombo recourt au brouillage hétérotopique comme procédé d'absorption et de transformation du réel. Ce brouillage est assimilé par la théorie géocritique de l'espace littéraire comme une sorte de relation biaisée, *impossible* entre le réel et la fiction. Il s'agit, ainsi que le souhaite David N'Goran K, (2008, p.384), de décrypter « les modalités par lesquelles un rapport, qu'il soit de ségrégation, d'intégration ou de nécessité pourrait exister entre les différents mondes du réel, du vraisemblable, de la fiction, de la présentation ou de la ré-présentation ». Par voie de conséquence, le brouillage hétérotopique est la résultante de la transnomination, l'attribution erronée, la juxtaposition, l'interpolation, voire la surimpression pour le cas de notre corpus. Ces différentes techniques de brouillage spatial se juxtaposent et se superposent dans les six romans de Henri Djombo. Ce qui fait que la connexion entre le réel et sa

représentation soit parfois désactivée et perturbe, par la suite, la compréhension du lecteur ainsi que le prouve la transnomination.

2.1. La transnomination

Dans la conception géocritique du texte littéraire, « la *transnomination* intervient lorsque l'auteur situe l'action dans un lieu dont le référent est explicite (dénomination) avant de défaire le lien qui unit celui-ci à sa représentation (transnomination)». (Bertrand Westphal, 2007, p.115). Dans ce cas de figure, le lieu mentionné ou décrit est à la croisée du réalème et de sa réfutation. Le toponyme est surnommé, l'histoire se déroule dans un chronotope dont le référent est à la fois explicite et implicite. Ce chevauchement de l'histoire entre l'explicite et l'implicite spatial est remarquable dans la fiction romanesque de Henri Djombo où l'Afrique et l'Europe en tant que macrochronotopes sont, d'un point de vue générique, référencées de façon explicite, mais dans le cheminement des intrigues, il arrive qu'elles soient surnommées, ainsi que leur sous-ensemble.

En effet, l'Europe et l'Afrique s'affichent comme les deux grands-ensembles les plus habités et fréquentés par les personnages dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo. La forte fréquence de l'Europe en tant que grand-ensemble dans les romans de l'auteur est la conséquence directe du rayonnement des thématiques de l'économie et l'immigration dans son univers romanesque. Lorsque les instances du discours des romans de l'écrivain brossent le portrait de l'économie des Nations sous-développées, ils le font toujours en référence aux économies des nations européennes. Et, l'Europe apparait, dans *La Traversée* et *Lumières des Temps perdus* comme le point de départ des experts des institutions financières qui viennent à la rescousse des Etats africains plongés dans un marasme économique accru. De même, dans *Sarah, ma belle-cousine*, l'Europe est assimilée, par les personnages subsahariens, à un eldorado où le mieux vivre est un acquis inéluctable, d'où la fréquence des déplacements vers cet ailleurs lointain est importante. Mais, l'Europe dans sa configuration d'espace pensé, mentionné ou décrit dans l'écriture romanesque de Henri Djombo fait aussi figure d'un espace surnommé.

Dans *Sarah, ma belle-cousine*, la transnomination du vieux continent passe par une forme de parodie toponymique sur fond de suffixation. Au lieu de parler de l'Europe, le narrateur de ce récit parle d'*Europie* alors que les réalités décrites dans la diégèse renvoient indéniablement aux réalités européennes. Il suffit de lire la conversation du fils revenu d'Europe avec son géniteur pour comprendre qu'il s'agit effectivement d'une simple transnomination. Ainsi, le père déclare : « Ah, fils, tu as bien fait de nous rejoindre. La monnaie d'ici ne vaut plus rien. Donne-nous les *zéros* d'Europie. Je dois beaucoup d'argent encore au vendeur pour disposer du terrain où j'aimerais que tu me construises une belle maison. » (Henri Djombo, 2016, p.32.) Un tel propos ne peut que rassurer le lecteur sur la vérisimilitude du continent d'où vient l'enfant. Il s'agit de l'Europe, car l'Euro est la monnaie principale des Etats de l'Union Européenne. De ce fait, la reprise de ce mot n'induit pas de confusion dans la mesure où le critique se rend compte qu'il s'agit tout simplement d'un problème d'hypercorrection, de liaison abusive qui trahit le niveau réel du personnage, car le fils, plus instruit que le père précise que « pour mettre fin à ce manège, je sortis de ma poche un billet de cent euros et le lui remis. Le geste n'échappa pas à l'assistance qui cria pêle-mêle ». Ce qui revient à dire que l'Euro est, sans nul doute, la monnaie de la seconde patrie de ce jeune africain. De même, l'idée de considérer le Parisien

ou le compatriote venu d'Europe comme un bourgeois à qui l'on demande presque tout, fait partie des schèmes de pensées des Africains.
Mais, la transnomination du continent noir dans les romans de Henri Djombo ne se résume pas seulement à ce mécanisme de parodie toponymique, puisque l'Afrique est prise pour « Africanie » dans *Sarah, ma belle-cousine* ; elle s'étend jusqu'à une forme de « sur-nomination » des sous-ensembles que compose ce macro-chronotope. Dans ses quatre premiers romans à savoir *Sur la Braise*, *Le Mort vivant*, *Lumières des temps perdus*, *La Traversée*, l'auteur joue sur ce procédé géocritique pour atténuer le coefficient du réel, car Bocaville et Kingana étant les deux villes où se déroule la plus grande partie des intrigues de ces romans renvoient, en réalité, à la ville de Brazzaville et celle de Kinshasa. Bocaville comme Brazzaville est une construction onomastique liée à l'histoire des explorateurs européens en Afrique centrale. Et si Pierre Savorgnon De Brazza adjoignît le substantif ville, par le truchement de la suffixation, à la dernière particule de son nom pour accoucher le nom de la capitale politique de la République du Congo, Bocaville ne devient qu'une forme de troncation à laquelle se greffe une recomposition onomastique sur fond de substitution de préfixe. D'ailleurs, la ville de Bocaville, dans *La Traversée,* est séparée de celle de Kingana, qui n'est en réalité que l'allongement de Kin, le pseudonyme ou le diminutif de Kinshasa, par un puissant fleuve, le fleuve Kohé dont les caractéristiques sont similaires à celles du Fleuve Congo. La relation du Fleuve Kohé à la rivière Dawa, dans ce roman, fait penser davantage à la ville de Brazzaville où se situe l'embouchure de la rivière Djoué avec le Fleuve Congo. La localisation de la rivière Dawa par rapport à la ville de Bocaville et au Fleuve Kohé donne lieu à un réalisme cartographique qui sous-tend la transnomination, car

> Située au bord du fleuve, elle s'élevait orgueilleusement au milieu d'autres maisons modernes qui mettaient en relief ce coin que j'ignorais, situé juste après le pont, au dernier coude que forme la rivière Dawa, presque à son embouchure, à l'ancienne place de la station de lavage des voitures. (*LT*, 2004, p.47).

Le degré de vérisimilitude de ces indications cartographiques est très significatif dans la mesure où la ville de Brazzaville s'étend, de part et d'autre, des deux rives du Djoué, l'un des affluents du fleuve Congo. Et un pont est aussi érigé sur le Djoué, à quelques mètres, du lieu où il se déverse dans le Fleuve Congo, non loin de là où se trouvait une station de lavage des voitures. Mais, dans certains cas, ces lieux référencés sont disposés dans le texte de façon incongrue, ainsi que le prouve le procédé de la juxtaposition.

2.2. La juxtaposition et l'interpolation au service brouillage spatial

Le procédé de la juxtaposition consiste, selon Brian Mchale (1987) et Bertrand Westphal (2007), à relier des espaces connus mais de façon incongrue. Dans les romans de Henri Djombo, les narrateurs jouent sur la juxtaposition incongrue des lieux pour brouiller les pistes de connexion entre le réel et sa représentation fictionnelle. À cet effet, les fictions narratives de Henri Djombo représentent l'espace comme une réalité référencée. Les trames narratives de l'auteur se déroulent en Afrique, mais aux cotés de cette Afrique référencée ou métaphorisée se juxtaposent, de façon incongrue, plusieurs espaces qui atténuent le réalisme littéraire de son œuvre romanesque au point où la remarque de Bourneuf Roland et Réal Ouellet (1975, p.122), selon laquelle « la représentation de l'espace dans le

roman ne constitue qu'un point particulier du problème crucial de la mimesis sur lequel écrivains, historiens et critiques s'acharnent depuis Platon et Aristote et qui montre sur quelle ambiguïté repose toute pratique littéraire » trouve tout son sens. L'ambiguïté vient du fait que l'Afrique de Henri Djombo est composée, tantôt des Etats imaginaires, tantôt des capitales inexistantes au plan réel. Il est plausible que l'auteur nomme l'Afrique sans détours, mais il la compose des Etats imaginaires comme le Boniko et le Binango, deux macrochronotopes qui traversent ses quatre premiers romans. La juxtaposition incongrue de ces différents chronotopes serait à l'origine de la démarche créative de l'auteur : la superposition de la fiction et de la réalité. À ce moment, l'organisation spatiale détermine l'acte de création, la pratique littéraire et dévoile, au même temps, la posture de l'auteur sur la nature du texte littéraire. Ainsi, l'on peut se permettre de dire que chez Henri Djombo la fiction est une greffe de la réalité, c'est paradoxal mais, cela s'impose au lecteur. Dans *Sarah, ma belle-cousine,* par exemple, les villes de Paris, de New York et celle de Tokyo sont en situation de juxtaposition incongrue avec la ville de Boxville. Cette construction onomastique est tributaire de la colonisation européenne en Afrique centrale comme nous l'avons dit *supra*. Ce phénomène de juxtaposition est ici rendu par un jeune médecin reprécisant la différence entre le climat de vie en Europe et en Afrique :

Les cafés et les restaurants n'auront pas la même renommée ni les mêmes repas qu'à Paris, Boxville, New York ou Tokyo. Les parcs et jardins accueillants qui absorbaient le stress et les pensées morbides, les distractions, les jeux et les loisirs qui enrichissaient l'âme et qui l'attiraient tant ne lui seraient plus qu'un vieux souvenir. (*SBC*, 2016, p.9).

La présence de Boxville dans l'espace occidental est une forme de juxtaposition qui vient comme pour préserver le caractère fictionnel du récit, car l'onomastique de ce toponyme fait penser à un espace africain, donc sa présence aux cotés des villes européennes comme sœur jumelle est une disposition incongrue qui fait aussi office d'une interpolation. Celle-ci étant, selon Bertrand Westphal (2005, p.7) une technique par laquelle la diégèse insère un espace sans référent dans un espace référencé. L'interpolation vient ici pour sortir ce roman de l'emprise du réel. Il se crée, à ce moment, entre l'Europe réelle et l'Europe fonctionnalisée une sorte de brouillage hétérotopique où la géographie imaginaire peine à être phagocytée par la pratique discursive, la pratique littéraire. Le territoire n'apparaît plus comme la mimésis de la carte ainsi que l'estime Abdoulaye Sylla. Cette résistance du réel dans le texte littéraire n'est pas synonyme de l'inefficacité de la pratique littéraire ; au contraire, elle est signe de l'esthétique littéraire de l'auteur qui se nourrit de la théorie du roman. Celle-ci voudrait qu'une fiction narrative soit une œuvre à la charnière de la fiction et de la réalité. Ce qui fait que certains auteurs, à la lumière de Henri Djombo, recourent à l'attribution erronée pour matérialiser la substance de la théorie littéraire. Mais il convient de nuancer que cette posture du roman comme matérialisation de la théorie littéraire n'est pas une affirmation catégorique, car on peut écrire de très bons romans sans avoir une connaissance de la théorie littéraire. Et la majorité de grands romanciers n'ont pas fait des études de littérature. Ce qui revient à dire que le point de vue énoncé *supra* n'est qu'une posture et non un énoncé polémiste. Ainsi, certaines réalités spatiales des romans de l'auteur font penser aux attributions erronées. Mais, ces techniques du brouillage spatial inscrivent les images

chronotopiques dans le cadre de la complémentarité et non celui du contraste. Ainsi, le Binango, le Boniko, Kingana et Bocaville, les éléments voyageurs de l'espace romanesque de l'auteur, ne laissent pas choir leur singularité descriptive d'un roman à un autre. Ce sont respectivement deux pays et villes africains situés au bord du fleuve où règnent les guerres civiles fratricides, les arrestations arbitraires et autres formes de déviances existentielles. Ces deux capitales obéissent à l'architecture de la ville coloniale où l'on a un centre-ville habité par les riches et ceux de la classe moyenne ; et les périphéries peuplées par les prolétaires. Le redressement économique est le leitmotiv de l'honnête homme qui habite et fréquente ces villes même quand le narrateur recourt aux attributions erronées.

2.2. L'attribution erronée

Pour Bertrand Westphal (p.114) « l'attribution erronée est le procédé par lequel on accorde une qualité impossible à un endroit connu ». La qualité impossible renvoie, ici, à une réalité spatiale étrangère au référent. La narration attribue, de façon erronée, une réalité spatiale à un espace qui ne l'assume pas sur le plan réel. À cet effet, Henri Djombo attribue au Continent Africain des sous-ensembles qu'il n'assume pas au plan réel. C'est le cas du Binango, Boniko, Kingana et Bocaville ; les quatre toponymes qui hantent l'inconscient créatif de l'auteur. Même si ces différents espaces font penser à certains espaces réels dans la mesure où Catherine Kerbrat-Orecchioni (1982) prévient que « tout discours forge, façonne, fictionne » le monde qu'il est censé représenter, mais les réalités qu'on assigne à ces espaces ne sont pas totalement assumées par les chronotopes auxquels ils renvoient, ils révèlent des toposémies antagonistes comme dirait Abdoulaye Sylla (2008, p.72). Si dans *Lumières des temps perdus*, la capitale du Boniko fait penser à Brazzaville à partir d'un certain nombre de réalèmes, il n'est pas surprenant de constater que la description de cet espace présente des attributs dont l'existence n'est pas signalée par le référent spatial. Ainsi, la description que l'un des membres de la délégation des experts financiers venus d'Europe pour sauver l'économie du Binango, en lambeaux, fait de la capitale est chargée des réalités non approuvées par le référent spatial ainsi qu'on peut s'en convaincre :

Du balcon de son appartement, il contempla, tout l'après-midi, des scènes de pêcheurs qui réparaient ou rangeaient de longs filets au bord de la mer […] Des enfants couraient sur la plage, avec leurs grands boubous gonflés au vent qui avaient l'air de gros ballons qu'ils portaient sur le dos. (*LTP*, 2002, p.20).

De cet extrait découle l'idée de l'attribution erronée. Celle-ci s'affiche au niveau de l'espace aquatique qui sépare la capitale bonikoise et Kingana. Car au plan réel, la ville de Brazzaville et celle de Kinshasa sont séparées par le fleuve Congo, le deuxième fleuve le plus puissant au monde après l'Amazonie par son débit. Or dans la narration, la pratique littéraire préfère gloser le fleuve par la mer pour essayer d'atténuer le degré de vérisimilitude entre le référent et sa représentation fictionnelle. Une telle pratique relève de l'attribution erronée. Et confère au texte son statut d'espace d'absorption et de transformation du déjà dit, vu et entendu comme dirait Julia Kristeva. La mer devient, à ce titre, cette qualité diégétique non assumée par le réel mais qui confère au texte le statut de récit, de fiction. À ce moment, l'écriture devient un simple jeu de substitution des greffes dont la sagacité créatrice en est le régulateur. D'où, un personnage peut projeter l'univers dans lequel il habite comme

un monde possible, « un état de choses exprimé par un ensemble de propositions où, pour chaque proposition, soit p, soit non-p. Comme tel, un monde est constitué d'un ensemble d'individus pourvus de propriétés » (Umberto Eco, 1990, p.165). Cette problématique des mondes possibles nous semble pertinente dans *Vous mourrez dans dix jours*.

3. Les mondes possibles ou la double fictionnalisation du chronotope

La théorie des mondes possibles, telle qu'initiée par Umberto Eco et Bertrand Westphal, voudrait que l'univers spatial, qu'il soit réel ou fictionnel soit saisi à double niveau dans la diégèse. À ce titre, l'espace romanesque peut être cerné sous l'angle de la transformation du monde réel ou sous celui de la transposition de l'espace réel du récit que les instances du discours construisent mentalement, les mondes possibles. Sur ces entrefaites, ces mondes possibles sont assimilés à des espaces rêvés, pensés, projetés ou construits mentalement par le sujet focalisateur. Cette dynamique des mondes possibles fait figure d'une double fictionnalisation de l'espace romanesque chez Henri Djombo. Dans *Vous mourrez dans dix jours,* Joseph Niamo, personnage principal du récit est au centre de la double fictionnalisation du cadre du récit, car dès l'annonce, par lettre anonyme, de sa mort prochaine, dans les conditions inattendues, Joseph Niamo construit mentalement l'espace d'après sa mort. Il imagine l'avenir de son espace vital, les relations de sa veuve avec les autres, les membres de sa famille et autres, autant il fait du récit une sorte *de fiction de la fiction*, une projection qui tire ses essences de la fiction. Il estime qu'« Après les obsèques, Mathilde recevra des lettres de condoléances, d'hommes en majorité […] La plupart de ces correspondances seront truffées de fautes de syntaxe, tels des grains de sable dans un plat succulent » (Henri Djombo, 2014, p.29).

Ainsi, ce roman se décline comme une description d'un monde à venir à partir d'une fiction. Ce monde à venir ne se détermine pas par rapport au monde réel, mais par rapport à l'univers du récit. La fiction devient, pour ainsi dire, l'hypertexte des mondes possibles. Elle se veut un condensé de prolepses descriptives des réalités spatiales. Ce qui fait que Joseph Niamo ne cesse de donner, de façon anticipée, l'image des lieux après sa mort. On assiste, par-là, à une forme de fictionnalisation de la réalité du récit qui, elle-même, au départ est irréelle du fait de son appartenance à l'univers romanesque. Ainsi, l'on peut se permettre de dire d'un point de vue diégétique que les mondes possibles sont des parodies et pastiches des lieux fictionnels initiaux du texte narratif. Et considérer les lieux initiaux du texte romanesque, qu'il soit référentiel ou pas, comme le premier degré de fictionnalisation du chronotope et les mondes possibles comme le second degré de fictionnalisation ou l'hyper fictionnalisation. Le premier degré étant tributaire du génie de l'auteur et le second des attitudes propositionnelles des instances du discours. Ce deuxième degré peut faire appel à la théorie de l'excursus utopique où le lieu représenté est sans référent ou se situe en marge du référent, d'où la complexité de la pratique littéraire, de l'acte de création.

Conclusion

En somme, la problématique de l'espace romanesque pose davantage la sempiternelle question du réalisme littéraire à partir des oscillations référentielles entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle. Les lieux de l'intrigue témoignent effectivement du réalisme de l'œuvre romanesque d'Henri Djombo par

le truchement du consensus homotopique entre le réel et le fictionnel, d'où le degré de vérisimilitude du lieu, chez Henri Djombo, est significatif à certains endroits des récits. Avec l'apport des techniques de brouillage spatial, cette vérisimilitude du lieu ne peut être envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Ainsi, la lecture du lieu, chez le romancier congolais, fait du roman une superposition de la fiction et de la réalité. Le discours littéraire de l'auteur sur les lieux obsédants de ses romans est constant. Les images spatiales sont à la fois identiques et complémentaires. La disposition des figures spatiales dans notre corpus se fait aussi bien sous la bannière de l'enchainement que de l'alternance ou de l'enchâssement comme le théorise (Todorov, p146). Et la fréquence des mondes possible vient, aussi bien, pour structurer les degrés de fictionnalisation des chronotopes que pour poser la question de la double fictionnalisation du référent spatial. Celle-ci marque en quelque sorte la complexité de l'acte de création, d'où l'écriture ne peut se concevoir comme un acte trivial, mais plutôt comme un dur labeur de la pratique littéraire. C'est le fruit d'un travail acharné. Ces différentes postures sont saisies à partir de la théorie des mondes et de la géocritique.

Références bibliographiques

Augé Marc (1997), *L'impossible Voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque ».

Eco Umberto (1990 ; 1985), *Lector in fabula* [1979], traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio/Essais ».

Kerbrat-Orecchioni Catherine(1982), « Le texte littéraire : non-référence, autoréférence ou référence fictionnelle ? », *Texte*, N° 1, p. 27-49.

Lukács George(2001), *La théorie du roman*, Paris, Gallimard.

Makouta-Mboukou, Jean-Pierre (1980), *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*, Dakar-Abidjan, NEA.

Malonga Alpha-Noël(2003), « Cinquante ans de présence romanesque : contestation et permanence du rêve du changement », in Jean-Baptiste Tati Loutard et Philippe Makita (dir.), *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier, Coll. « Monde noir », pp.248-271.

Malonga Alpha-Noël (2007), *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan.

McHale Brian (1987), *Postmodernist Fiction,* London, New York, Routledge.

Genette Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais ».

N'goran David K, (2008) « Les Frontières du champ ou nouvelle carte d'Afrique », Diandue Bi Kacou Parfait (dir.), *Une Géocritique de l'Afrique : Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain*, Actes du Colloque international : 25-26 septembre, pp.134-158.

Roland Bourneuf et Real Ouellet, 1981 (dir.), *L'univers du roman*, Paris, P.U.F, 3e Edition, Coll. « Littératures Modernes ».

Sylla Abdoulaye (2008), « Topocide d'un chronotope biomimétique : (géo) critique de l'espace-temps colonial », in *Une Géocritique de l'Afrique : Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain*, Etudes réunies par Diandue Bi Kacou Parfait, Actes du Colloque international : 25-26 septembre, pp. 68-117.

Westphal Bertrand (2005), « La Poldévie ou les Balkans près de chez vous », in *Neohelicon*, no XXXII-1, pp. 7-16.

Westphal Bertrand (2007), *La Géocritique. Réel, Fiction, Espace,* Paris, Minuit.

1. Corpus

Djombo Henri (1990), *Sur la braise*, Brazzaville, Hémar.
Djombo Henri (2000), *Le mort vivant*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar.
Djombo Henri(2002), *Lumières des temps perdus*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar
Djombo Henri (2004), *La Traversée*, Brazzaville, Hémar.
Djombo Henri(2014), *Vous mourez dans dix jours…*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar.
Djombo Henri, *Sarah, ma belle-cousine*, Brazzaville, Hémar, 2016.

Note bibliographique

Titulaire d'une thèse de doctorat unique intitulée « Les représentations des lieux dans les romans de Léonora Miano », Simbo-Apekou-Epozas est actuellement Maitre-Assistant de littérature africaine francophone et membre de l'Equipe de recherche des littératures française et francophone (ERLIFF). Il est auteur de plusieurs articles sur la littérature francophone africaine. Ses travaux portent essentiellement sur les questions de figurations des lieux dans le roman francophone. Ils ouvrent aussi une fenêtre sur les problématiques d'identité, de réécriture de l'historiographie et de relations musique et littérature dans les sociétés contemporaines.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0